

XYZ. La revue de la nouvelle

Gémellité Gamache

David Clerson



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clerson, D. (2016). Gémellité Gamache. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 16–17.

Gémellité Gamache

David Clerson

Je les séparerai en deux : par là ils
deviendront faibles.

PLATON, *Le banquet*

MON PÈRE prit forme auprès d'un jumeau, qui grandit avec lui dans le ventre de sa mère, mais ne vit jamais le jour. Avant de disparaître, mon père me confia qu'il lui semblait en garder le souvenir, le voir parfois habiter à ses côtés la chaleur intime de l'utérus maternel, et qu'il avait toujours ressenti un manque, le sentiment d'une absence, et une incapacité à vivre, comme si lui-même était mort avant d'être né.

Moi, je n'eus ni frère ni sœur ni cousin ni cousine, mais mes parents me disaient le dernier descendant d'une famille qui avait été nombreuse et dont, liés par un ancêtre commun, ils partageaient le sang de même que le patronyme (mon père et ma mère s'appelaient Gamache), mais où personne d'autre qu'eux, de tous les représentants de leur génération, ne s'était reproduit, car tous étaient stériles.

Pourtant, les choses n'avaient pas toujours été ainsi : mes parents me parlaient d'ancêtres innombrables, de mères donnant naissance à douze ou treize enfants, et du nombre impressionnant de jumeaux qui avaient vu le jour dans notre famille et qui avaient souvent été enterrés côte à côte dans un cimetière où pullulait le nom de Gamache, celui de Charette, le village où mon père et ma mère étaient nés, où avaient vécu plusieurs générations de mes ancêtres, et où moi, je n'étais allé qu'enfant et dont je ne gardais qu'un vague souvenir : une rue inondée un jour de printemps, des tombes gravées de mon patronyme, la maison familiale, les photographies qui en décoraient les murs et où apparaissaient mes aïeux et bisaïeux, tous semblables avec leurs grosses têtes

Je me souviens aussi de ma grand-mère qui me parlait de sa voix douce et belle et me racontait l'histoire de mes ancêtres venus d'une lointaine Europe pour échapper à la misère, et au mauvais sort qui semblait attaché à leur chair : deux d'entre eux, disait-elle, étaient nés réunis par l'arrière du crâne, et ni l'un ni l'autre ne pouvait se retourner pour voir son jumeau, dont il entendait la voix lui parler de derrière ; un autre avait vu le jour avec une tête atrophiée (dans une famille où, le plus souvent, elles étaient grosses) et était mort quelques jours plus tard de terribles maux de ventre, comme si une masse y prenait toute la place. À l'époque, certains disaient qu'il s'y trouvait une seconde tête, qui occupait l'espace sous sa poitrine et contractait son estomac et ses tripes, lesquels étaient incapables de digérer le lait maternel.

Ma grand-mère m'en parlait avec toute la douceur de sa langue, comme si rien de tout cela n'était laid. Dans sa bouche, ces bizarreries semblaient normales, ancrées dans notre identité familiale, et il m'arrivait de les jalouser.

Le jour où mon père mourut, je sus que je serais seul au cimetière. Ma mère nous avait quittés quelques mois plus tôt. Nous n'avions plus de famille. Ma dernière compagne avait disparu sans plus donner de nouvelles. J'avais peu d'amis.

Après l'inhumation de mon père, je regardai les tombes des Gamache qui se répétaient par dizaines et j'ouvris un album photo où apparaissaient mes ancêtres, ceux-là mêmes que j'avais vus sur les murs de la maison de Charette. Je regardai leurs yeux. Je comparai leurs têtes et la mienne. Je me sentis seul au milieu des hommes, et j'aurais voulu être habité par un autre ou avoir un frère ou une sœur accroché à ma chair, comme si nous pouvions vivre ensemble comme un seul être, marcher sur quatre jambes, parler avec deux langues, penser avec deux têtes.